

De la musique avant toute glose Le journal de Jacques-Henri Michot, au diapason des injustices policières

JACQUES-HENRI MICHOT

Comme un fracas

Al Dante, 392 pp., 20 €.

Ce serait à peu près comme ça : «luis buñuel écrivait qu'il lui conviendrait de ressusciter une fois tous les dix ans il lirait alors les journaux prendrait la mesure de désastres du monde et regagnerait sa tombe d'où il ressortirait donc dix ans plus tard et ainsi de suite.» Sauf que Jacques-Henri Michot ressuscite tous les jours et qu'entre-temps il a des nuits agitées, «malgré calmex et noctuor» et le whisky qu'il n'a jamais arrêté. Il se verse jusqu'à plus soif le dégoutant apéritif de l'homme moderne (non, pas le whisky, bande de prohibitionnistes, le journal) et le sirote sur fond de Haydn ou de Chostakovitch, noyant les tortures et les injustices qu'il recense dans le chagrin d'un adagio de Mozart ou, plus rarement, se revigorant d'une «polonaise de combat» signée Chopin.

Sifflet. Un peu plus de dix ans après son fameux *ABC de la barbarie*, Michot continue ici la «chronique» des horreurs policières commises par les démocraties libérales, mais cette fois sous forme de journal intime, tenu entre le 29 avril 2008 et le 29 avril 2009, avec quelques ellipses dedans. *Comme un fracas* est aussi une sonate, le second thème étant on l'a dit l'écoute, que Michot perpètre tel un narrateur de Thomas Bernhard : combat en rêve avec des gens qui portent «aux nues des interprétations [...] d'une accablante médiocrité» ou prescriptions à ses lecteurs d'un *Enlèvement au sérail* mené par Ferenc Fricsay.

Dans l'entrelacs de la musique et des crimes d'Etat, une

figure revient souvent : celle du sifflet coupé. Ainsi celui de l'anarchiste Ravachol, privé par le couperet de la guillotine de ses «dernières paroles Vive la Ré ainsi estimement certains on ignorera toujours s'il voulait dire la Répu-

«Je m'interrogerai encore dans cette chronique sur les révoltes qui auraient dû en toute logique avoir lieu.»

blique ou la Révolution à moins que la Révolution sociale seules la deuxième ou la troisième hypothèse me semblent admissibles». De même, les musiciens racontés par Michot ont la fâcheuse habitude de mourir au milieu d'une partition, non moins suivis de mystère, tel Berg à cause d'une piqûre d'insecte ou Janáček d'une pneumonie à la recherche de l'enfant de la femme qu'il aimait : «il se fatigua eut chaud puis froid mais n'en parla pas.»

Pour l'humeur, c'est *apassionato*, car entre une bavure policière innocentée et une cervelle irakienne frite sur un capot de voiture, Michot écrit (en tout petit, il use de différentes casses) de très jolies choses à la femme aimée, dont on finit par comprendre qu'elle vient moins, puis plus, et *Comme un fracas* est à la longue le journal d'une solitude et d'un rétrécissement de la vie qui s'amuse d'eux-mêmes. Ainsi le 11 octobre 2008, apprenant la mort du chef du parti fasciste autrichien, il note : «il est regrettable que je sois seul sinon j'aurais fêté en amicale compagnie le fait qu'un individu de la sorte ait été envoyé allégrement ad patres.» De fait, ce sont plutôt des femmes tutélaires (Rosa Luxemburg, Marina Petrella, Nathalie Méni-gon) qui accompagnent l'auteur. Le livre tout entier

est constitué d'extraits de lectures, de citations, de fantômes dont la liste complète se trouve en annexe (plus de quatre cents références), si bien que son parcours ressemble un peu au visionnage d'un film de Godard, c'est-

à-dire à une conversation - où Godard est abondamment convoqué lui-même, avec Beckett,

Brecht ou Prosper-Olivier Lissagaray, acteur et historien de la Commune.

Consolation. Au fond de ce beau fracas de regrets intimes et d'Histoire qui ne passe pas («je m'interrogerai encore dans cette chronique et en dehors de cette chronique

sur les révoltes qui auraient dû en toute logique avoir lieu et n'ont pas eu lieu»), Michot trouve parfois un motif de consolation personnelle, à travers par exemple des «*propos de dionys mascolo découverts il y a dix ans*» de Victor. Pas suicidé, pas fou, pas devenu méchant. Ça s'appelle réussite (inattendue). Et d'autres fois la clé de toute révolte (et de son absence donc), en lisant Jean Eustache : «trois ans avant de se tirer une balle dans le cœur il déclarait Je suis dans la nuit, je suis citoyen d'un pays occupé par des forces étrangères, cette occupation m'empêche d'être vraiment libre et je ne sais pas combien de temps elle va durer.»

ÉRIC LORET

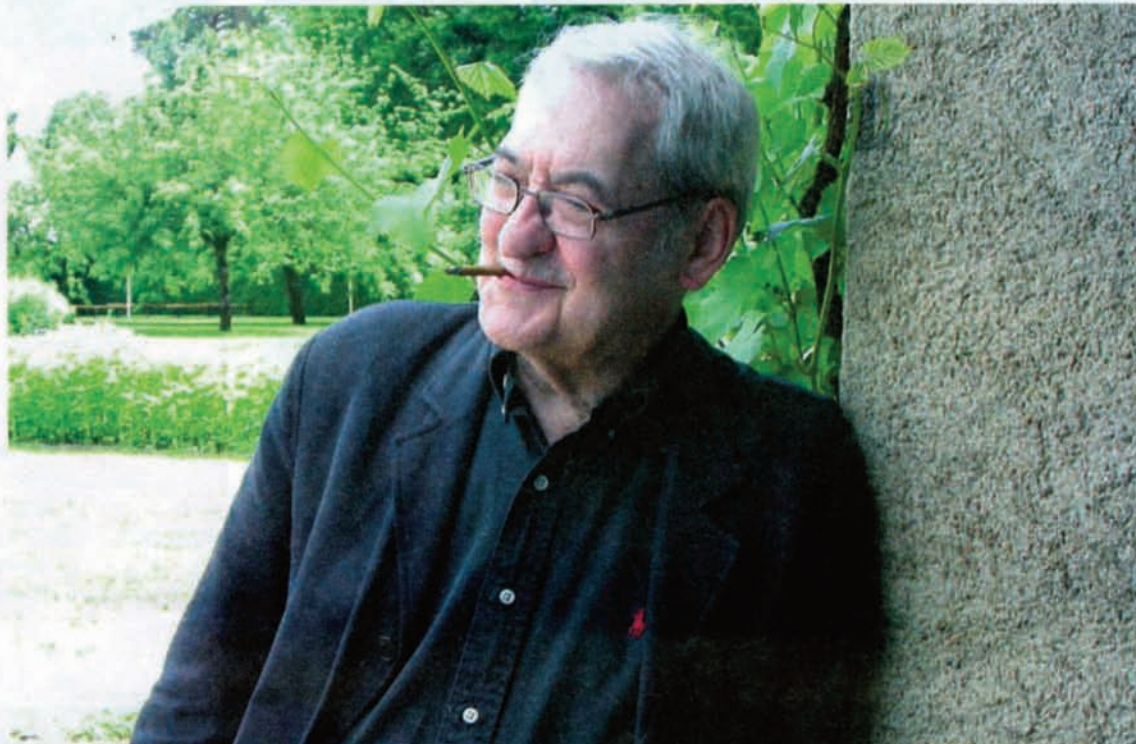
Un homme face au fracas

Combien de délations sous le régime de Vichy et dans la France de 2008 l'État et sa police entreprennent de peaufiner des techniques permettant la délation sans risque. »

Cette réflexion, Jacques-Henri Michot l'a écrite sous la date du 20 juillet, dans le journal, ou la « chronique », qu'il a tenu du 29 avril au 28 octobre 2008, puis, plus irrégulièrement, jusqu'au printemps 2009, publié aujourd'hui sous le beau titre *Comme un fracas*. Comparaison, est-ce raison ? Un an plus tard, on constate que la dénonciation de personnes sans papiers a fâcheusement tendance à se généraliser (voir dans ce numéro p. 30). Jacques-Henri Michot a beau être un homme en colère (une colère plus rentrée qu'explosive, d'ailleurs, bien qu'il lui arrive d'avouer écrire « la rage au cœur »), il ne cultive pas forcément l'exagération. Il insiste au contraire sur son goût prononcé pour la précision, et son livre n'a ni le ton ni la forme du pamphlet. Mais Jacques-Henri Michot est attentif aux actes de violence physique et symbolique, aux brutalités de tous ordres et de tout temps, au « fracas » du monde, qu'il enregistre tel un sismographe doué de mémoire.

Le premier livre que Jacques-Henri Michot a publié, et dont *Comme un fracas* pourrait être le prolongement, s'appelait *Un ABC de la barbarie* (1). C'était en 1998. C'est dire si l'auteur n'a pas attendu l'arrivée au pouvoir de la vulgarité sarkozienne pour pointer les « abjections » de notre époque (de toute façon, il ne se borne pas à ce qui se passe à l'intérieur de nos frontières) et pour s'y opposer à sa manière. Sa manière, c'est un texte, qui nous parvient en plein barnum de la « rentrée littéraire ». Quel est le rapport ? Il fallait peut-être qu'en toute cohérence ce livre sorte dans le « fracas » éditorial de l'autisme. Ou bien – on dit ça, mais on n'en est hélas pas certain – parce qu'il avait toutes les chances de s'y faire remarquer : par sa singularité, et par ce qu'on y ressent de foi désespérée dans la langue.

Mais reprenons. Qui est Jacques-Henri Michot ? Sa notice biographique dit qu'il est né en 1935 et qu'il a été professeur de littérature comparée,



ABOEL BLACKBUSH

Dans un journal qu'il a tenu durant un an, Jacques-Henri Michot pointe les actes de violence, physique et symbolique, de notre époque.

d'histoire du jazz et de théâtre brechtien. Il est avant tout un lecteur, un grand lecteur (ce que sont tous les écrivains). C'est dans la bibliothèque qu'il fourbit sa machine de guerre contre les agressions cyniques, et c'est à coup de citations que sa pensée carbure. Michot aurait-il trouvé dans Brecht l'économie de son livre (qui était aussi celle d'*Un ABC de la barbarie*) ? Probable : « Brecht

encourageait à ce qu'il nommait la mobilisation des citations par quoi il convient d'entendre la mise en mouvement la mise en circulation des citations et il importait à ses yeux qu'elles soient éingreinfend terme que l'on traduit d'ordinaire par intervenantes mais eingreinfend est plus violent indique comme une attaque un accroc une morsure dans la réalité. »

On aura donc compris que les multiples citations qui émaillent *Comme un fracas* ne relèvent pas du catalogue érudit et distingué, mais sont effectivement le fruit d'une « mobilisation » contre l'intolérable. Leurs auteurs, ainsi réunis, forment comme une brigade internationale poétique. Beckett, Hugo, Kafka, Chamfort, Marx, Joubert, Thomas Bernhard, Walter Benjamin, et Brecht, bien sûr, sont parmi les plus sollicités et les plus commentés, mais aussi Prosper-Olivier Lissagaray, parce qu'il est l'auteur d'un des livres de chevet de Jacques-Henri Michot, *Histoire de la Commune de 1871*, ou encore le trop méconnu Daniel Oster, dont *Rangements* constitue un antidote contre toute forme d'illusion. Des uns et des autres, ainsi que de certaines scènes de films, de Godard ou

de Chaplin, par exemple, Michot extrait des mots et des images « en rupture », qui s'opposent aux idées perpétuant l'injustice et l'oppression sous l'apparence de la civilisation et des « bonnes manières ». Ainsi, cette maxime de Chamfort sur la Révolution, aux résonances contemporaines : « Les courtisanes et ceux qui vivaient des abus monstrueux qui écrasaient la France sont sans cesse à dire qu'on pouvait réformer les abus sans détruire comme on a détruit. Ils auraient bien voulu qu'on nettoiyât l'étable d'Augias avec un plumeau. »

On pense parfois, en lisant Michot, aux livres d'Éric Hazan (qu'il cite aussi), en particulier à sa *Chronique de la guerre civile*. Les deux auteurs partagent la conviction qu'une guerre est menée contre les pauvres et les indésirables, ce qui rend l'insurrection nécessaire et légitime. Jusque dans l'écriture même (d'où une inclination pour Beckett). Mais Jacques-Henri Michot ne cache pas les doutes qui l'étreignent à relever jour après jour les barbaries de notre temps, à les mettre en perspective avec celles d'hier, à traquer la veulerie et le mensonge de la propagande ordinaire et des

« vérités » officielles, dont les médias se font trop souvent le relais. Quel effet sur son lecteur ? « Sentiment de révolte » ou « accablement néfaste » ? Pour éviter trop de noirceur, il s'était promis de « partir à la recherche des points de résistance et de leur accorder une place dans cette chronique ». Mais la récolte n'est guère probante.

C'est qu'il ne faut pas perdre de vue que *Comme un fracas* est un journal ; et si l'auteur le souhaitait plus « extime » qu'intime, son humeur y transparait, quoi qu'il en veuille. Celle-ci est nettement à la mélancolie. Même si une femme aimée traverse ces pages, on la sent assez lointaine, presque fantasmagorique. Jacques-Henri Michot est plus souvent entouré de ses cigarillos et de son verre de whisky. Mais plus encore que la solitude, qui, bien vécue, pourrait constituer une forme de liberté, la vieillesse le hante. Nom-

Les citations qui émaillent le livre ne relèvent pas du catalogue érudit, mais sont le fruit d'une « mobilisation » contre l'intolérable.

breux sont en effet les passages où l'auteur s'interroge sur les effets de l'âge, sur la manière dont elle a été vécue par ses augustes prédécesseurs, écrivains, artistes, intellectuels, avec lesquels il se sent en fraternité. Cette phrase

de Trotsky extraite de son *Journal d'exil* pourrait résumer ce qu'il ressent : « La vieillesse est la chose la plus inattendue de toutes celles qui arrivent à l'homme. »

Reste ce qui, toujours, peuple son silence intérieur, l'accompagne jusque dans ses moments de plus grande faiblesse : la musique. Elle est omniprésente, à travers Haydn, Mozart, Beethoven, Schönberg, ainsi que Sonny Rollins, Max Roach et bien d'autres. Jacques-Henri Michot raconte en particulier quelques épisodes biographiques de ces musiciens, dont le génie s'est exprimé à contre-courant, voire de façon « héroïque », comme Mozart écrivant ses derniers quatuors dans le plus grand dénuement, ou l'ultime concert donné par le pianiste Dinu Lipatti, peu de temps avant sa mort, à 33 ans, où il alla jusqu'au bout de ses dernières forces. La musique, comme résistance à la tyrannie du « fracas ».

—Christophe Kantcheff

(1) Aux éditions Al Dante.

Comme un fracas, Jacques-Henri Michot, Al Dante, 391p., 20 euros.